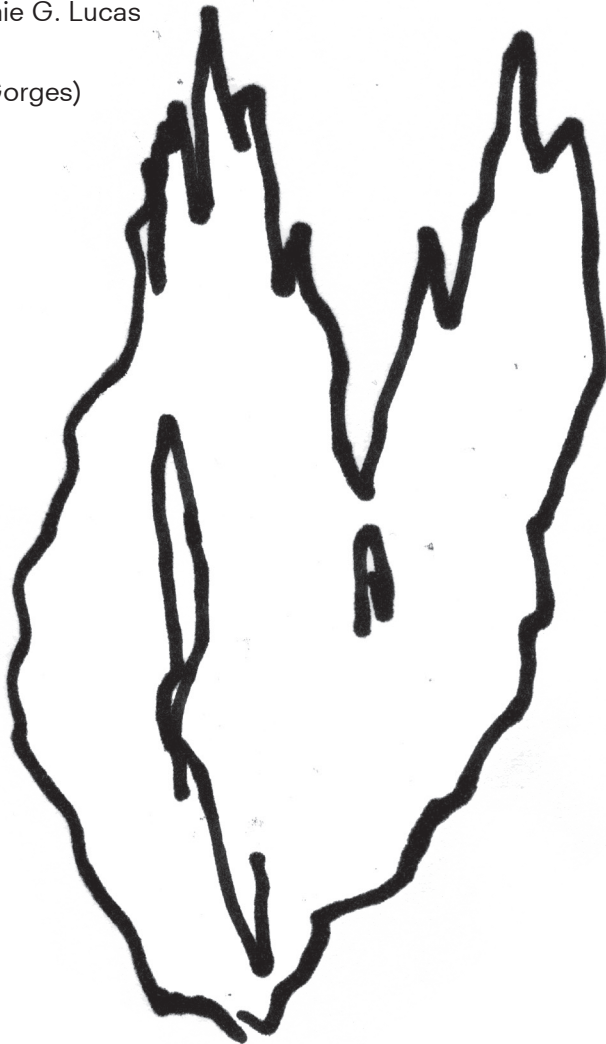


« ENTREVUE », questions à...

AMANDINE ANDRÉ

Entretien conduit par Sophie G. Lucas
avec les élèves de 1^{ère} L
du lycée Charles Péguy (Gorges)



MIDIMINUITPOÉSIE#16
DU 7 AU 11 DÉCEMBRE 2016 - Nantes

Vous déclinez le thème de la destruction en utilisant différentes formes, différents angles. Pourquoi avez vous choisi un thème si intense et si cru ?

Aucun thème n'est en soi intense et cru, tous les thèmes doivent devenir intenses, c'est la tâche, le travail de l'artiste, travailler sur les sensations, les perceptions avec comme matériau, pour l'écrivain, la langue. L'intensité oui. Ces mots de Charles Baudelaire : « Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or ». Je n'ai donc pas choisi ce thème il m'a choisie, il m'a appelée et j'ai répondu.

Vos textes utilisent beaucoup les répétitions, le rythme. Quel processus de création suivez-vous ? L'oral passe t-il avant l'écrit ou l'inverse ?

J'écris. J'écris parce que j'ai la possibilité, ainsi d'être absente, avec les absents, la voix, l'oral exige la présence. J'utilise l'oralité pour vérifier la cohésion rythmique, chaque phrase, chaque segment que j'ajoutais au texte *De la destruction* était vérifié par une lecture enregistrée sur un Zoom. Pour deux raisons, la première vient du fait que j'ai mis trois ans à écrire ce texte, je dois donc vérifier la souveraineté du texte, c'est à dire sa logique car le temps est dangereux en cela qu'un autre texte peut s'écrire dans le texte. Ensuite parce que je brisais mon propre rythme. Or casser un rythme, sa petite musique, ne veut pas dire plus de musique, il s'agit d'aller vers une autre approche rythmique, moins harmonique, plus complexe, rythme court et brisé jouant par exemple sur un trois temps ou un quatre temps (le quatrième temps pouvant être lu comme accentué ou pas, en lié ou en

rejet) puis des phrases longues, retour de l'apnée et déploiement (temps long). Ou encore l'inadéquation quand j'utilise la conjonction de coordination « et », grammaticalement ce qui lie, j'en fais un usage délié, il est ce qui brise, interrompt le sens et le rythme or c'est dans sa répétition comme phonème qu'il retrouve son liant, une cohésion (en vous écrivant en réfléchissant je me dis que l'harmonie se retrouve sans doute là). Si la répétition d'un terme permet la musicalité elle opère sur le mot une perte de sens que je pousse jusqu'à l'affolement du sens. Comme avec le verbe avoir conjugué à la troisième personne au présent, sa répétition, ses déplacements, sa séparation avec son sujet vide de son sens le mot et permet de donner la sensation de dépossession. La même technique est utilisée finalement avec être qui en plus se confond avec la conjonction à l'oral. Dépossession du monde et de soi, rendu par le travail de segment de phrase affirmatif puis négatif (opposition « a » et « n'a pas » : ce qui est donné et repris : addition soustraction ce qui me permet de mettre en mouvement, de ne pas avoir de forme fixe). Dépossession et aussi transformation, le « a » fini par être un inconnu qui circule dans la langue générant ses propres codes et altérant ce qui l'entoure. Pour le texte *Quelque chose* la répétition mettait en jeu la perte de soi en l'autre dans le désir ou le sentiment amoureux et la présence de l'autre en soi, il s'agissait d'expérimenter dans la langue de donner une forme à une langue qui donnerait la sensation de ce que Barthes nomme le ravissement amoureux. Aussi la répétition signe l'obsession du désir qui est un événement et en cela ne trouve aucune justification. L'autre fonction de la répétition, cette fois d'un point de vue sonore, est de fonctionner dans



la désorientation du sens comme une balise ou un phare en pleine mer, elle redonne une orientation sonore, musicale qui permet de poursuivre la lecture en ouvrant des chemins. Le micro chant qui fait aller qui berce qui balance le corps et le texte pour aller ensemble. Vers où ? Reste la question, toujours. Et pour terminer sur un autre aspect des imprécations, je cherche parfois dans la langue des aspérités, des archaïsmes soit une langue lourde ou malhabile. Cet effet se retrouve dans l'emploi du possessif que je déplace « la langue-mienne, la chair-sienne... ». Cet effet je l'ai trouvé en écrivant un texte justement sur la perte de sens, et dans ce texte il fonctionne comme un dédoublement, il vient troubler encore une fois l'identité, ce qui m'est en propre. Pour la deuxième imprécation, il s'agissait par cet emploi de donner la sensation que ce qui s'énonce ne vient pas de soi, mais de plus loin, archaïque car énoncé, hurlé, maudit depuis la nuit des temps. Archaïque comme une survivance et aussi persistance.

Vos lectures à voix haute présentent une certaine douceur malgré la violence du texte. Pourquoi un tel paradoxe ?

Ma pratique de la lecture orale n'est pas une pratique de comédienne ni de performeuse, ce qui veut dire que je ne joue pas le texte, je ne le mets pas en scène, je n'ai pas à lui trouver un corps, je viens avec mon corps tel qu'il est, mon corps lui donne une incarnation rythmique, en quelque sorte l'exposition de mon corps fait que le texte et le corps doivent trouver un accord commun, un espace dans lequel l'un et l'autre se rencontrent sans s'écraser. La lecture orale si elle n'est pas liée au travail de comédien est cependant un travail d'interprétation qui se travaille avec ce qui est donné et

non de ce qu'il faudrait donner à voir, j'entends ma matérialité. Je prolonge ma masse musculaire, ma densité osseuse, je m'accorde comme en musique avec elles, avec mes cordes vocales, leurs tessitures, je ne m'oppose pas, je prends conscience des limites de mon corps c'est-à-dire de ma forme physique, de mon existence face à l'exposition, dans la lumière qui peut être terrible. Ces contraintes matérielles offrent les plus grandes libertés et permettent de refuser toutes injonctions, celle de lire debout par exemple. Par ailleurs mes textes n'ont pas besoin de moi, ils ont leur propre vie, leur propre monde, c'est pourquoi je peux me permettre l'inadéquation de l'exposition, l'écart entre mes textes et moi. Je ne pratique pas un art total, je ne cherche pas une forme orale tau-tologique qui viendrait singer le texte. Je cherche une manière d'exister, une manière de parler, aussi faible soit-elle, elle doit trouver son point de persistance, ce n'est pas tant la force que l'éclat du minuscule, ce moment où le soufflotement d'asthmatique brille non pas pour aveugler mais pour s'orienter. De même, et c'est sans doute la tâche de tout artiste (philosophe, peintre, danseur...) de rendre visible l'invisible (Paul Klee). Peut-être est-ce aussi jusqu'à soi-même qu'il faut porter comme un autre.



**Amandine
André**

Propos recueillis par:

Mélanie DURAND

Margot LELIEVRE

de la classe de 1^{ère} L du lycée Charles Péguy (Gorges)

Avec le concours de Sophie G. Lucas, poète
Marion Hivert, enseignante de français

Chantal Palier & Stéphanie Chemin, enseignantes documentalistes.



Maison de la Poésie de Nantes

2, rue des Carmes / 44000 Nantes / Tél: 02 40 69 22 32

info@maisondelapoesie-nantes.com / www.maisondelapoesie-nantes.com

MIDIMINUITPOÉSIE #16 est soutenu par la Ville de Nantes, la Région des Pays de la Loire, le Département de Loire-Atlantique, la DRAC des Pays de la Loire, la SOFIA, le Centre national du Livre et la Fondation SNCF.